Gaelle
Architecte de la Maison de la Naissance de Saint-Sébastien-sur-Loire, 73 ans
Entretien du 12 juin 2023

Quelles furent les conditions du choix de votre agence comme architecte de ce bâtiment ?

C'est très émouvant pour moi d'évoquer l'histoire de ce projet car c'est le deuxième bâtiment que j'ai construit au tout début de ma carrière. J'étais installée avec mon ex-mari depuis 1982. On a dû commencer à travailler sur ce projet en 1984. Nous étions de tous jeunes architectes, on sortait à peine de l'école. J'avais acquis de mon côté un peu d'expérience comme salariée pendant trois ans dans un cabinet d'architecte, mais on n'avait ni l'un ni l'autre aucune expertise dans les bâtiments de la santé. Alors, comment a-t-on fait ?
On s'est présentés au concours d'architecture lancé par Harmonie Mutuelle pour la construction de ce bâtiment. C'était une opération importante, un grand bâtiment ! De jeunes architectes, à peine installés et sans expérience, qui postulaient pour réaliser un projet aussi important n'avaient, seuls, aucune chance d'être retenus à concourir ! On s'est donc associés à un autre cabinet d'architecture - Atelier 86 - qui, lui, avait déjà des références en construction de bâtiments hospitaliers, et on a présenté une candidature commune. On a été sélectionnés ! Aujourd'hui quand on envoie un dossier de candidature, ce sont 150 dossiers qui arrivent sur le bureau de la commission chargée de sélectionner les équipes. À l'époque, il y en avait beaucoup moins. On a eu de la chance d'être sélectionnés avec 3 ou 4 autres équipes.
Ensuite, on a travaillé pendant plusieurs mois à partir d'un programme réalisé par un programmiste en relation avec le collectif association Bien-Naître et le personnel de la clinique. Après la remise des projets du concours par les candidats, une commission technique a analysé les dossiers, puis le jury s'est réuni. Chaque candidat a fait une présentation orale de son projet devant les membres du jury. Le jury a statué et désigné un lauréat. On a gagné ! C'était notre premier concours ! Nos associés nous ont laissé ensuite développer seuls le projet en délocalisant un de leurs salariés dans notre agence (je ne sais plus ce qu'il s'est passé, ils étaient je crois en grande difficulté financière). Il a fallu que l'on affronte la complexité du projet sans réellement d'expérience dans le domaine. Mais, du coup, on a appris. Pour nous, ce fut une grande chance de pouvoir réaliser, en début de carrière, un projet aussi important dans le domaine des bâtiments de la santé.

Comment se passe un concours d'architecture ?

Lors d'un concours d'architecture, les architectes travaillent en loge : ce qui veut dire qu'ils ne peuvent pas communiquer avec les futurs utilisateurs, le personnel ou le Maître d'ouvrage. Cette obligation d'anonymat est très importante et peut disqualifier un candidat qui ne la respecterait pas. C'est une clause présente dans tout règlement de concours qui permet de garantir l'équité entre toutes les équipes. Si le programme est bien fait, et donc si le programmiste a bien exprimé les attentes du personnel, il y a de bonnes réponses et de bons projets. Mais ça, on ne le sait jamais à l'avance. La réussite d'un projet dépend donc autant du programmiste et du maître d'ouvrage que de l'architecte. Pour avoir une bonne réponse, il faut d'abord un bon programme, puis un bon projet.
On commence toujours par étudier le programme : on pourrait presque le réciter par cœur tellement on le lit et le relit sans cesse ! On s'imprègne de ce programme, mais on cherche aussi des informations par ailleurs, à se cultiver dans le domaine et à bien comprendre quelle est la spécificité de ce bâtiment par rapport à un autre. L'organisation fonctionnelle et les volumes que nous dessinons sont issus de ce que l'on a lu et des attentes exprimées dans le programme. On dispose à peu près de deux à trois mois pour réaliser ce que l'on appelle une esquisse. Le pro-

gramme n'est pas uniquement un programme fonctionnel des besoins. Il est accompagné de documents techniques, d'un règlement d'urbanisme : où est le terrain, à quel endroit ? Le projet va s'implanter à Saint-Sébastien, il faut donc respecter les règles d'urbanisme de la ville tant du point de vue des retraits par rapport aux limites de parcelles que du point de vue du nombre de niveaux. Il y a tout un tas de documents réglementaires qui nous sont donnés et un budget qu'il faut respecter pour que le bâtiment soit constructible, une fois qu'on est lauréat.
L'oral devant le jury est très important. Il faut bien sûr séduire le jury, montrer que l'on s'est bien investi dans le projet. Les membres du jury ne savent pas forcément lire une coupe, une façade. A l'époque, il n'y avait pas d'ordinateurs, ni de maquettes 3D (maquettes numériques en trois dimension) pour améliorer la compréhension. A l'oral il faut être capable d'expliquer l'organisation fonctionnelle du projet : par où l'on rentre, comment sont organisées les circulations, où sont positionnés les différents services, etc. Même si le programmiste a fait un premier travail explicatif au jury, il faut que l'on valorise le caractère original du projet pour emporter le concours. Le projet doit être séduisant, mais il faut également rassurer nos interlocuteurs sur notre capacité à aboutir l'opération, qu'ils aient confiance en nous, qu'ils se disent, ça va aller jusqu'au bout, ce sont de bons professionnels !

Que s'est-il passé ensuite une fois le concours gagné ?

On a donc remporté le concours sur la base du projet que l'on avait présenté au jury. Ce qu'il est intéressant de savoir, c'est que l'esquisse d'un concours représente environ 5% du travail qu'il faudra réaliser jusqu'à la livraison du bâtiment. Une fois le concours gagné, on a rencontré les représentants du personnel de tous les services présents dans la Maison de la Naissance, service par service, puis on leur a expliqué le projet. C'est un travail pédagogique important, toujours pour la même raison : la faculté de lire un plan n'est pas donnée à tout le monde. Il faut vraiment expliquer sur les plans comment ça fonctionne, leur demander si ça leur convient, si ça correspond bien à leurs attentes. Suite à ces échanges, on a modifié les plans pour tenir compte de leurs remarques. Ensuite, on a élaboré un dossier d'APS (avant-projet sommaire). L'avant-projet sommaire correspond aux contraintes fonctionnelles du programme et prend en compte les contraintes budgétaires.
La phase suivante des études correspond à l'APD (avant-projet détaillé) où l'on travaille avec les bureaux d'études techniques et les ingénieurs. On agrandit les plans et on réfléchit à la structure, aux fondations, aux étanchéités, à l'électricité, au chauffage, bref, à toutes les contraintes techniques. On résout également les contraintes techniques des blocs opératoires.
Vient ensuite la troisième phase d'études que l'on appelle le Projet. On agrandit encore les plans. C'est un dossier qui est plus particulièrement destiné aux entreprises. On dessine vraiment tous les détails pour que les entreprises puissent bien comprendre comment le bâtiment doit être construit. On va ensuite faire un descriptif précis et tout quantifier, avec les kilomètres de plinthes, le nombre de prises de courant, les surfaces des cloisons, les surfaces de revêtements de sols, etc. C'est technique et en même temps ça permet à chaque entreprise de chiffrer tous ses ouvrages sans rien oublier. Le descriptif, c'est comme un livre de la Pléiade de 250 pages !
Une fois le dossier d'études terminé, on a lancé l'appel d'offres. Le Maître d'ouvrage a choisi les entreprises et on a commencé le chantier qui a débuté par la construction d'un pavillon témoin. Cette première construction a permis de valider toutes les options prises dans l'aménagement des chambres de la maternité. Aujourd'hui, c'est un petit bâtiment technique qui abrite la chaufferie. Dans ce pavillon témoin, il y avait une chambre avec une petite alcôve vitrée pour le bébé, et une salle de bain. Ce modèle grandeur nature a permis à chacun de bien comprendre comment étaient agencés les espaces. Je compare souvent la faculté des architectes à visualiser les volumes à partir de plans, à celle d'un musicien à entendre la musique quand il lit une portée de musique. C'est exactement pareil ! Je suis incapable d'entendre la musique quand je lis une portée de musique parce que je n'ai pas étudié le solfège. Par contre si je vois un plan, une coupe, une façade, j'imagine aussitôt les volumes. Le pavillon témoin, une fois construit, a été visité par l'ensemble du personnel pour qu'il puisse prendre conscience des surfaces - la surface de la cham-

bre, de la petite chambre du bébé, de la salle de bain - mais aussi il nous a permis de positionner judicieusement tout le matériel technique et de le faire valider : les barres d'appui pour se soulever d'un siège de wc dans la salle de bains, est-ce que tout le monde est d'accord pour qu'elles soient fixées à cet endroit-là ? La tirette d'appel malade, est-ce qu'elle est bien positionnée là ? Le revêtement de sol de la douche et sa jonction avec celui de la chambre pour qu'il n'y ait pas de fuite, est-il bien réalisé ? etc. Chaque représentant du personnel est venu le visiter et faire ses remarques.

Comment avez-vous imaginé l'architecture de ce bâtiment ?

Construire à Saint-Sébastien-sur-Loire un bâtiment aussi important, au milieu d'un tissu pavillonnaire, n'était pas si simple. La première idée était qu'il ne se voit pas, qu'il soit le plus discret possible dans un souci d'intégration au site, que cette Maison de la Naissance soit une maison parmi les maisons et qu'elle soit la plus discrète possible malgré la taille de l'opération. Pour cela on a décidé d'utiliser la tuile en couverture : les toitures en tuile sont majoritaires à Nantes sur la rive sud de la Loire, contrairement au nord de la Loire où elles sont en ardoise. Ensuite il fallait fractionner les volumes pour éviter l'effet de masse. De mémoire, le plan est assez simple, rectangulaire, avec des patios qui forment des puits de lumière et apportent une présence du végétal au cœur même du projet. Enfin, le style architectural est caractéristique de cette époque-là : il s'apparente au style post-moderne.
Après avoir choisi le parti d'intégration au tissu pavillonnaire, nous avons décidé d'implanter un maximum de jardins et de patios pour que chacun se sente dans un monde de calme, de sérénité et de verdure. Nous voulions également offrir à chaque chambre un balcon et faire entrer la lumière naturelle partout. D'où cette organisation des chambres qui se développent tout autour des patios avec leurs petits balcons qui tournent dans les angles et que les auvents de toitures viennent protéger. Les garde-corps des balcons sont en claustras de terre cuite. Pour nous, ces matériaux - les toitures en tuile, la terre cuite - étaient les symboles de l'architecture Clissonnaise1 du sud-Loire, un peu italianisantes. Ce sont les bases sur lesquelles on s'est appuyés pour commencer à imaginer l'architecture du projet.

Quels étaient pour vous les enjeux de ce projet ? En quoi furent-il novateurs en ce début des années 1980 ?

Il y eut beaucoup de paris pris pour réaliser ce projet de la Maison de la Naissance. Celui de construire en tout premier lieu une « Maison de la Naissance » - et non pas une simple maternité - avec des objectifs novateurs de soins et d'accompagnement de l'accouchement sans violence. Mais également celui de choisir des architectes avec aussi peu d'expérience. Pour nous, il n'y avait pas de comparaison possible avec quoi que ce soit d'autre. Aujourd'hui, je trouve que c'était une chance pour la Maison de la Naissance. Nous n'avions pas d'idées préconçues. On était complètement libres d'imaginer un espace nouveau.
Bien sûr c'était le programme qui imposait toutes les surfaces des locaux, et les surfaces des chambres étaient vraiment très généreuses. Plus jamais je n'ai pu construire des chambres de ces dimensions-là. Pour les pôles Femme-enfant que j'ai réalisé ensuite, les chambres avaient une surface de 16 m² à 18 m², et cette surface comprenait la salle de bain ! Pour ce projet les chambres devaient avoir une surface de 20m², à laquelle il fallait rajouter la petite chambre du bébé et la salle de bain. Ce n'était plus une simple chambre mais presque un studio ! C'était un hôtel cinq étoiles ! Cette dimension permettait d'accueillir un canapé-lit pour le papa. C'était royal, ça n'existe plus aujourd'hui ! Il y avait dans le programme des particularités très spécifiques, notamment une petite piscine. C'était intéressant et vraiment très nouveau de concevoir une piscine dans une maternité. Elle était utilisée par les sages-femmes pour la préparation à l'accouchement des futures mamans. Une seconde originalité fut également de prévoir, dans le bloc obstétrical, une grande baignoire pour permettre aux femmes qui le souhaitaient d'accoucher dans l'eau.
Le bâtiment ne devait comporter qu'un seul étage afin d'éviter au personnel de parcourir de trop

grandes distances. Au centre du bâtiment nous avons imaginé une place centrale. Elle était prévue au programme et correspondait à la volonté d'accueillir et de favoriser la rencontre des familles. Chacun pouvait ainsi déambuler, s'installer, sortir de sa chambre, se croiser. L'esprit du programme, et donc du projet, était de faire de ce bâtiment non pas un simple outil, ni une simple clinique, mais un véritable lieu de vie. Est-ce qu'on a tous bien mesuré à quel point c'était exceptionnel de concevoir un tel projet ? Je n'en suis pas sûre. Ce projet était à la fois très clinique, très technique, très humain et très riche, dans tous les sens du terme.

Est-ce que votre expérience de jeune accouchée vous a aidée dans la conception de ce projet ?

L'expérience personnelle compte bien sûr dans la création d'un projet, mais comment en mesurer l'influence ? Ce n'est pas simple. L'expérience personnelle en architecture c'est tout simplement de vivre dans la société et de pratiquer les espaces publics et privés qui constituent les villes dans lesquelles on vit ! Chacun dans son métier s'appuie nécessairement sur son expérience, autant l'architecte pour concevoir un projet, que l'enseignant pour faire cours à ses élèves. Mais est-ce qu'un enseignant s'appuie sur son expérience d'enfant dans une classe pour pratiquer son métier ?
Quand j'ai accouché la première fois, je n'avais jamais lu un programme de clinique, je n'avais jamais conçu un hôpital, je n'avais aucune idée de l'endroit où j'étais. J'ai été accueillie dans une chambre, puis j'ai accouché dans une salle d'accouchement et ensuite on m'a ramené dans ma chambre. Tout ce qui était autour de ces deux seules pièces était complètement inconnu de moi : comment ça marche, comment ça fonctionne, je n'en savait rien. Je n'avais aucune idée des relations fonctionnelles entre la chambre où j'étais, la pouponnière, le bloc opératoire. Donc, comment puis-je m'appuyer sur cette expérience ? C'est une expérience tellement réduite à ces deux uniques pièces qu'elle ne pouvait pas me servir pour concevoir ce grand projet.
J'étais enceinte pour la seconde fois quand j'ai conçu le projet de la Maison de la Naissance. Je voyais de temps en temps Philippe David et Patrice Delga lors des réunions de présentation de l'avancement du projet. On était en fin d'étude quand j'ai accouché dans la clinique de la Tullaye. Mon inquiétude amusée était de me dire : pourvu que Philippe David ne m'interroge pas sur le projet pendant l'accouchement, qu'il ne me demande pas de lui faire un bureau plus grand ! Mais c'est vraiment de l'ordre de l'anecdote, bien sûr il n'a pas fait ça ! Mais c'était quand même une situation marquante d'être accouchée, en plein milieu des études de cette clinique, par l'obstétricien qui allait intégrer la nouvelle clinique. J'étais au cœur du sujet ! Là, pour le coup, j'avais énormément appris, différemment de mon premier accouchement. Ce jour-là, je savais où j'étais, comment ça fonctionnait. Je savais beaucoup de choses. La clinique de la Tullaye était une maison bourgeoise avec un escalier central. Au dernier étage se trouvaient les salles d'accouchement et le bloc opératoire ! Impossible d'imaginer ça aujourd'hui ! C'était un lieu complètement bricolé mais avec beaucoup de chaleur humaine. Je m'y suis sentie bien !

Comment s'est déroulé le chantier ?

C'est très dur de suivre un chantier, on vit des émotions très fortes où se mêlent angoisses et joies immenses. Des angoisses parce qu'il y a toujours des problèmes sur un chantier. Les bâtiments sont construits par la main de l'homme et il y a souvent des dysfonctionnements, des malfaçons, des oublis. Quand un architecte construit un bâtiment c'est toujours un prototype, contrairement aux produits industriels qui sont reproduits en grand nombre et où il est possible de perfectionner son ouvrage avec le temps. Chaque bâtiment est donc un prototype unique qu'on ne réalisera qu'une seule fois. On le fait de plus avec des entreprises qu'on ne connaît pas, et avec qui il faut créer une synergie. C'est un vrai challenge ! L'émotion est très forte quand on arrive un matin et qu'on découvre un nouveau volume construit. On se dit : voilà, ce qu'on avait imaginé est maintenant là, sous nos yeux ! C'est absolument magique ! Il peut y avoir aussi de très belles surprises : la lumière soudain qui est là et qui éclaire l'espace. Cette émotion-là est continue pendant tout le temps de la construction : on vient toutes les semaines sur le chantier et à chaque fois quelque

chose de nouveau est construit, un mur de plus, une toiture de plus, un espace de plus. Ce n'est pas simplement quand le bâtiment est fini que vient le plaisir.
Quand le projet est enfin terminé, on est fier. Mais en même temps, comment dire, ce n'est pas si simple, car le bâtiment construit ne correspond jamais complètement à ce que l'on avait imaginé. Un projet imaginé est parfait. Un projet construit est imparfait, il a des maladresses, des détails mal conçus, ou mal réalisés. On a des regrets cachés où l'on se dit : pourvu que personne ne voit ce détail-là, dans ce coin, qui est vraiment raté, mais c'est trop tard, il a été construit comme ça, on n'a rien pu faire ! Construire est un apprentissage violent et très formateur. C'est une leçon de vie aussi, parce qu'on est en relation permanente avec des hommes qui travaillent dur, dans des conditions difficiles, et avec des entreprises qui ont beaucoup de responsabilités. Il faut essayer d'obtenir le maximum des entreprises en ayant conscience de leurs limites, et de nos limites.
Les questions financières sont permanentes. Il y a sans arrêt des problèmes d'argent : des oublis dans un descriptif qui n'ont pas été chiffrés, des plus-values impossibles à anticiper, des demandes complémentaires du Maître d'ouvrages ou des organismes de contrôle, une mise en œuvre à améliorer, et bien sûr sans augmenter le budget de l'opération. C'est une importante responsabilité financière qui nous est confiée.
La question du rapport entre les volumes construits et les futurs occupants traverse tous les plans. On s'interroge toujours sur la qualité de vie dans le futur bâtiment : savoir d'où vient le soleil, par où va rentrer la lumière, est-ce que la personne va voir dehors depuis son lit ? Le choix des matériaux, le choix des couleurs, même le dimensionnement des couloirs sont autant de rapports avec la qualité de vie à l'intérieur du bâtiment. C'est une préoccupation permanente à toutes les échelles du projet, jusqu'à la présence d'une main-courante sur laquelle on peut s'appuyer dans le couloir quand on vient d'avoir une césarienne. La qualité de vie concerne tous les utilisateurs, y compris le personnel d'entretien qu'il ne faut pas oublier.
Enfin, construire est un apprentissage pour soi-même, où il faut sans cesse prendre de la distance par rapport à sa propre culpabilité, celle de ne pas avoir atteint la perfection. C'est un apprentissage de l'humilité. Comme les humains, les bâtiments ont leurs défauts et cette acceptation va nous permettre de l'aimer comme il est. Aucun bâtiment n'échappe à ça.

Quel est l'élément du programme qui vous parait aujourd'hui le plus particulier ?

La chambre du bébé. Dans les autres maternités que j'ai pu construire, cette petite chambre n'existe pas. Sa présence a centré le projet sur le bébé, presque plus que sur la maman. On l'appelait nursery. J'ai bien aimé imaginer ce bébé dans sa petite alcôve, c'était un peu comme un petit aquarium vitré de part et d'autre sur deux chambres d'hébergement. Le partage d'une nursery entre deux chambres devait permettre aux jeunes mamans d'échanger sur toutes les questions qu'on se pose après un accouchement, de calmer les angoisses et de partager son expérience. Et puis c'est une belle idée : le bébé arrive au monde, il n'est pas tout seul, il y a déjà un autre petit bébé à côté de lui ! Cette nursery vitrée permettait également aux mamans de s'isoler des pleurs du bébé. Cette conception de nursery entre deux chambres est très originale. Je n'ai jamais vu ça ailleurs.

Quel a été l'accueil du personnel après l'ouverture du bâtiment ?

La première réaction du personnel a été de dire : « C'est trop grand ! On a tellement rêvé à ce projet et en fait on est déçu parce qu'on est une petite équipe et c'est tellement grand. On ne se voit plus, on a perdu notre synergie d'équipe, notre cohérence. On est complètement dilaté dans cet espace trop grand. » Je sentais que c'était un traumatisme et qu'ils n'étaient pas heureux. Ça a été difficile à entendre. On a dû travailler près de trois ans, avec l'envie de faire non seulement un beau bâtiment, mais aussi un lieu où tout le monde se sentirait bien, les usagers, et aussi le personnel. Tous les professionnels qui avaient œuvré à la conception et à la réalisation du projet avaient travaillé dans la même énergie, celle de construire une certaine utopie, une Maison de la Naissance rêvée par toute une équipe ! On se disait : ils vont être tellement heureux, tellement

contents. En fait, pas du tout ! Du moins dans un premier temps.
Avec le temps, j'ai su faire la part des choses et mesurer le traumatisme d'un déménagement, traumatisme que tout le monde connaît parce que tout le monde a déménagé un jour. Se retrouver dans un lieu où il faut prendre ses marques, où on ne se sent pas bien même si on a rêvé d'habiter là : on n'a pas encore bien rangé ses affaires, on n'a pas encore investi le lieu, on n'habite pas encore vraiment là. Et ensuite, oui, c'était grand. À la clinique de la Tullaye il y avait des chambres à deux lits, à trois lits. Là, il n'y avait que des chambres à un lit. L'espace était complètement étiré et ça, ça a été difficile au début. L'inauguration a dû avoir lieu deux ou trois mois après la livraison. Elle a été l'occasion des premières réactions où je croisais les uns les autres, chacun donnant, de façon très spontanée, son ressenti sur le nouveau bâtiment. Les architectes s'investissent tellement, ont tellement envie que ce soit bien, tellement envie de satisfaire les futurs occupants que c'est difficile d'entendre les critiques. Heureusement avec le temps, on s'endurcit et ça va mieux !

Quelle a été l'influence de ce projet sur votre parcours professionnel ?

Grâce à cette première opération j'ai pu ensuite creuser mon chemin dans le domaine hospitalier. J'ai construit peu de temps après le pavillon Femmes et Enfants de l'hôpital de Saint-Brieuc, puis le pôle Femmes et Enfants de l'hôpital de Chartres, un hôpital neuf en Ariège, une très importante extension pour l'hôpital de Vannes, et d'autres encore plus tard. J'ai pu réaliser ces opérations grâce à cette expérience initiale. Ce fut une première marche décisive pour moi dans le domaine des bâtiments de la santé.